

vre et boit de la bière et du genièvre en fumant.

Un Allemand fume en demandant des inspirations à sa vaste pipe ; son corps et son esprit prennent également part à l'holocauste.

Un espagnol paraît réfléchir profondément lorsqu'il fume une cigarette ; examinez-le, vous verrez à peine une petite ligne blanche s'échapper à de rares intervalles, toujours du même coin de ses lèvres ; il la hume par gorgées, bien lentement, et ménage sa jouissance avec parcimonie.

Un Maure accroupi met encore plus de gravité à savou-

rer son inséparable chibouc ; il le fait avec une sensualité calculée et à l'air d'être plongé dans de sublimes extases.

Quant à l'Anglais, il cherche inutilement dans le cigare un antidote au spleen ; c'est à peine une jouissance pour lui, et pourtant ce sont deux anglais qui ont le mieux célébré la pipe et le tabac ! Sterne à qui nous devons tant de scènes sentimentales où se retrouve la pipe de l'oncle Tobie, Byron, qui a chanté celle de Ben' Bunting, le matelot.

LA BOURSE AU DIAMANT.

Peu de gens savent qu'il existe, à Paris, un marché aux diamants, et que ce marché se tient dans l'entre-sol d'un des cafés les plus fréquentés du boulevard Montmartre. Quelques marches élèvent au-dessus des passants ce local, pas de plafond et enfumé, garni de tables de marbre blanc et de billards, où les richesses des Mille et une Nuits circulent parfois enserrées dans les portefeuilles crasseux de la plus belle collection qui soit peut-être de tous les types de la race juive répandue sur la surface du globe.

C'est, tous les jours, vers une heure, que le marché s'ouvre. En quelques secondes, la salle s'emplit. Vieux juifs polonais à la longue douillette plus ou moins râpée, juifs hollandais aux joues énormes et rouges, juifs alsaciens, juifs anglais, juifs autrichiens, juifs italiens, juifs arabes en turbans et babouches, juifs prussiens, tous portant, avec la diversité de leurs costume, l'uniformité de l'œil, de la race. Ils sont cent à cent cinquante environ. Toujours les mêmes, pères, frères, fils, jeunes ou vieux, mal mis ou trop bien mis.

Immédiatement une sorte de langage de Babel s'établit : les syllabes rauques glapissent dans le gosier des uns, roulent avec des fracas inconnus dans la bouche des autres. Les quelques consommateurs égarés dans ce café se trouvent débordés, envahis. C'est à peine si on leur laisse une place : leur table même n'est pas respectée. Repoussez-les, rudoyez-les même, ils ne s'en aperçoivent pas. Les garçons servent à peine quelques tasses de café au lait à tout ce monde qui s'assoit, se lève, se promène, grouille, s'entraîne dans les petits coins. Les poches s'ouvrent. Il en sort des petites boîtes, des paquets. On se montre des pierres, des fragments d'or, d'argent, des bijoux, des vieux cachets, des morceaux de chaîne, des montres, des fragments de pendules, des plats d'argent, des vieilles lorgnettes, bagues, boucles d'oreilles, du strass, des pierres précieuses, des perles, des pierres fines, des diamants ! Parfois un groupe s'approche d'une fenêtre, mire quelque objet que chacun tient fiévreusement. On crie, les faces s'enluminent. Vous jugeriez qu'ils se disputent. Point. Ils se suspectent, se justifient, puis tout à coup, on les voit s'approcher d'une table quelconque, tirer d'un de ces sacs qui sont les poches de leur paletot de petites balances, les dresser, et peser les objets en litige. Ici, tout ce qui peut se vendre, s'acheter, se revendre, se racheter, et cela à l'infini, est sûr de trouver un écoulement plus ou moins avantageux.

Les honnêtes gens y côtoient les filous, les commerçants, les recéleurs, bijoutiers, revendeurs, courtiers, brocanteurs, tailleurs de diamants, tout y est. Le prétexte, c'est l'or, l'argent, le diamant, mais tout y passe : étoffes dépareillées et gravures obscènes, obligations véreuses et créances folles, les produits des ventes du mont-de-piété et les résultats des vols à la tire. C'est l'Internationale interlope du brocantage. Les affaires commencent souvent en

français, mais se terminent toujours en langue judéo-germanique. A toute minute l'un reproche à l'autre de l'avoir trompé, et s'en va tromper son voisin. Tant pis pour les imbéciles !

Quelques-uns font sérieusement le commerce des pierres précieuses. Il y a là toute une science difficile, qui a ses docteurs et ses arbitres d'une loyauté absolue. Les diamants, depuis les plus petits jusqu'aux plus gros, sont enfermés dans des morceaux de papier variablement coloré. Tel a parfois pour 4 ou 500,000 francs sur lui. Le diamant a non seulement une valeur locale, mais un cours européen, universel ; Londres, Paris, Constantinople, les Indes, le Brésil sont les anneaux de cette chaîne. Il faut voir, lorsque quelque gros marchand, tirant solennellement de sa poche de côté le petit coffret en forme de portefeuille, en extrait un papier qu'il déploie lentement, après avoir jeté un regard mystérieux et interrogateur sur ceux qui l'entourent, tout ce monde haletant se pencher l'œil bétat sur tous ces petits cailloux dont le profane méconnaît la valeur. Chacun retient sa respiration. Eternuer ou tousser serait envoyer les trésors en l'air.

Quelquefois, mais rarement un malheur arrive. Un papier est renversé, les pierres se dispersent sur le sol. C'est un moment de grosse émotion. Les uns se baissent avec empressement, d'autres restent immobiles comme s'ils avaient peur d'être soupçonnés. Le propriétaire, les gouttes de sueur au front, fait péniblement rentrer au berceau les égarées chérées.

Au bout d'une heure de ces allées et venues, de ces agitations, de ces cris, l'atmosphère de tabagie, surchargeée, les jours de pluie, de l'humidité des vêtements, devient lourde et nauséabonde. Une odeur acide et spéciale s'exhale. Les têtes s'échauffent, les pupilles se dilatent, la fièvre envahit tous ces hommes qui manient toutes ces richesses pour qu'il leur en reste quelque chose aux doigts. S'ils n'ont pas la fortune, ils en ont l'illusion.

Vers trois heures, les grosses affaires sue terminent. Il ne reste plus que le menu fretin. Ce ne sont plus les marchands, ce sont les camelots ; on ne fait plus le neuf, mais le vieux ; non plus la pierre précieuse, mais la monture, la mâchoire sans les dents. Objets d'art, choses informes, rien n'y manque.

Lorsque éclata la guerre de Prusse, tout ce monde s'envola pour aller brocarter ou ne sait où. A la paix, ils revinrent, honteusement, redisperser pendant la Commune, s'en furent peut-être à Saint-Denis. Maintenant ils sont là, en plus grand nombre que jamais, vendant plus que jamais. Dans les premiers jours, quelques habitués du café les entendant parler allemand les traitèrent comme il convient. Ils répondirent, les uns qu'ils étaient Alsaciens, les autres Hollandais, et n'en continuèrent que de plus belle leur infernal sabbat.

Un de mes amis qui a eu sa maison brûlée par les